

L'endroit vers lequel il se dirigeait était celui où se dressaient les charpentes et les échafaudages que nécessitait la continuation des travaux entrepris depuis près de vingt ans.

C'était au-dessous de ces échafaudages, là où on devait bientôt commencer l'aile du Louvre s'avancant vers la Seine, que s'amorçaient les immenses et les graves formant une sorte de montagne qui bouchait le fossé.

XXXV

LE PAGE.

Lorsque mademoiselle de Lespère avait quitté la pièce dans laquelle elle abandonnait, le désespoir dans l'âme, celui qu'elle aimait, pour suivre celui qu'elle n'aimait pas, mais auquel elle se sacrifiait, elle avait descendu d'un pas ferme les marches de l'escalier communiquant avec les étages inférieurs.

Maitre Céranon l'avait suivie. Au moment où ils atteignaient le pilier du premier étage, le secrétaire du duc de Lorraine s'approcha de la jeune fille à laquelle il n'avait pas dit un seul mot depuis l'instant où ils avaient quitté la pièce.

— Mademoiselle, — lui dit-il avec l'accent d'une extrême politesse et en la saluant comme s'il eût salué une reine, — toute la cour connaît votre indisposition... En vous voyant revenir on va s'occuper de vous et l'on peut trouver étrange que vous rentriez, seule en ma compagnie... Voulez-vous me permettre d'aller prévenir monsieur votre père, afin qu'il vienne lui-même vous chercher, ou... ce qui serait peut-être préférable, voulez-vous que je prévienne madame de Martigue ? La comtesse se fera une véritable joie de venir auprès de vous et vous rentrerez avec elle... Céranon attendit la réponse dans une attitude respectueuse.

Catherine hésitait. Elle paraissait embarrassée à propos de ce qu'elle devait faire, mais elle ne semblait nullement intimidée. Enfin, prenant une résolution :

— Veuillez prévenir madame de Martigue, — dit-elle, — je vais l'attendre.

Céranon s'inclina en signe de promesse d'obéissance :

— Si je prévient madame de Martigue, — dit-il, — je crois qu'il serait inutile de prévenir M. de Lespère.

— Veuillez dire seulement à mon père que je suis complètement remise — reprit Catherine, — mais ne lui dites pas que je l'attends, je vous prie. Je préfère voir, seule, madame de Martigue.

— Et, — reprit Céranon, — si Sa Majesté la reine Marie consent à recevoir le serment de fidélité que votre évanouissement seul a empêché de prêter...

— Demain, — dit Catherine, — j'espère être assez forte pour me présenter à Sa Majesté.

— A vos ordres, mademoiselle, je vais prévenir madame de Martigue, — dit Céranon, — Mais alors vous plaira-t-il d'entrer dans ce salon qui communique avec la salle du Conseil ? A cette heure vous seriez absolument seule, et personne ne viendrait vous troubler.

— J'y consens, monsieur.

Céranon s'inclina une troisième fois en signe de remerciement, puis ouvrant une petite porte à côté de laquelle il se trouvait, il s'effaça respectueusement pour laisser Catherine passer devant lui.

La jeune fille passa, la démarche fière, l'attitude noble, une résolution énergique peinte sur son visage.

Le salon dans lequel elle venait de pénétrer était une pièce de moyenne grandeur. Catherine attira à elle un siège, et avec un véritable geste de grande dame, elle s'y installa en faisant bouffer les plis de sa robe.

Céranon la considéra un moment avec une expression admirative dans le regard, puis, il salua et sortit.

Sa physionomie s'illumina en traversant le vestibule.

— Ame puissante ! — se dit-il, — intelligence réelle ! énergie morale extraordinaire avec ces formes délicates et fines. Ah ! il y a une femme supérieure sous cette apparence de naïve jeune fille ! Si elle le veut, à nous deux nous pourrions faire de grandes choses si elle me comprend !

(A continuer)



Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 5 Septembre 1885.

DEPART DES DELEGUES

Nous avons été une dernière fois serrer la pince aux délégués français avant leur départ. On a cassé une croûte et tandis qu'on sirotait un verre d'écume du pays, le *Canard* a conversé avec M. de Molinari et autres personnages influents de la délégation.

Ces messieurs sont enchantés de leur voyage et ont bien voulu donner au *Canard* quelques-unes de leurs impressions sur le pays.

M. de Molinari emporte comme souvenir une livre de sucre d'érable et une demi livre de sucre blanc de la fabrique de Berthier.

M. Agostini a acheté la collection de *l'Etendard*, il compte l'offrir à la bibliothèque de l'hospice des incurables.

M. Léon de la Brière qui est très royaliste a acheté du grand vicair le drapeau fleurdelisé qui apparaît de temps à autre sur le sommet de la tour de *l'Etendard*.

M. Blanc qui est, paraît-il, un collectionneur distingué a acheté à prix d'or plusieurs bibelots célèbres qui ornaient le comptoir de Joe Baef. Il en fera don au musée d'histoire naturelle.

Le représentant du *Figaro* emporte une couple d'affiches jaunes pour la picotte, il les exposera dans la salle du journal.

La redingotte de l'abbé Chabert retournera dans les malles du rédacteur du *Gil Blas*. Il serait néanmoins fâcheux de voir tous ces objets précieux se disperser à droite et à gauche, et le *Canard* suggérerait aux délégués l'idée de mettre tous ces objets dans l'exposition permanente du Canada au palais du Trocadéro à Paris.

Il paraît que les vitrines de cette exposition sont à peu près vides ; et qu'il n'y a guère que de la poussière et deux ou trois torchettes de tabac canadien ; M. Senéchal compte y exposer un plan de chemin de fer et plusieurs plans de nègre, plus quelque quart de pommes St-Laurent que lui a donné son ami J. B. Renaud.

En attendant que tous ces projets aient lieu, les délégués s'en retournent enthousiasmés de leur voyage.

M. Agostini estime que la *trip* durera quinze jours s'il n'y a pas trop de mauvais temps.

Les rédacteurs du *Witness* qui ont été si crétiens et si impertinents vis-à-vis des délégués, pourront en allant à Paris savoir enfin ce que sont ces messieurs.

On les recevra et on les fera entrer par l'escalier de service ; eulement ils pourraient bien attrapper un coup de pied dans le bas des reins !...

Le Damara a levé l'ancre, aujourd'hui nos amis sont en pleine mer, le *Canard* leur souhaite un bon voyage et leur dit au revoir.

NOUVELLES DE LA SEMAINE

Un échevin dont nous taisons le nom accompagnait les délégués français lors de la promenade à la montagne, et comme on admirait les beautés du site, l'échevin a dit :

— Oh ! ce n'est rien, auprès de ce que nous avons en hiver ; ainsi figurez-vous qu'il y a eu sur le champ de Mars un *choléra* en glace !

Ce à quoi le délégué a répondu :

— Un *choléra* en glace ! alors cela ne m'étonne pas si vous avez la picotte !

Absolument textuel.

L'ESPRIT DE DIDEROT.

Un échantillon de l'esprit de Diderot, auquel on a élevé une statue :

Naitre dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris ; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions ; retourner pas à pas à l'imbécillité, du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote ; vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce ; s'éteindre entre un homme qui vous tâte le pouls, et un autre qui vous trouble la tête ; ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va : voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents de la nature : la vie.

LES TETES A PRIX

FABLE CHINOISE

Un chinois nommé Fou-Yo-Po, Petit artisan de Ning-Po, Était bon père, époux modèle ; Mais très pauvre, l'infortuné, Pas le moindre nid d'hirondelle A se mettre, hélas ! sous le né. Or, au sortir de sa tanière, Il voit la semaine dernière Dans tous les coins de la cité, Sur un grand placard qui se dresse Le nouveau tarif arrêté Pour tout Français décapité. Fou-Yo-Po bondit d'allégresse Puis chez un marchand de Nankin, Contre un Remington vend sa tresse, Et, n'ayant pas de palanquin, Il part à pied pour le Tonkin. L'autre soir, couché dans les joutes Qu'il écartait avec ses ongles, Il voit marchant droit devant soi Un marin superbe, ma foi ! Qui n'était pas mur pour la tombe, Avec de beaux favoris blonds, Et l'habit couvert de galons. Pan ! pan ! touché ! le marin tombe Sans dire ouf ! n'étant pas bavard Fou-Yo-Po, prompt comme la bombe, Court au mort, lui tranche avec art Tête et galons, sans plus attendre ; Les galons se payant à part.

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

Puis, se carressant le menton, Il arrive, joyeux piéton, Sa capture au bout d'un bâton, Chez le vice-roi de Canton, Et là, comme une friandise Il déballe sa marchandise. Horreur ! horreur ! Le vice-roi Pousse un lugubre cri d'effroi. Le moit, 6 méprise ironique ! F'tait un des meilleurs marins De Sa Majesté Britannique.

On prend mon Fou-Yo-Po. Sur le dos, sur les reins, Sur une autre protubérance, Le lourd bâton des mandarins Lui fit savoir la différence Des marins d'Angleterre avec ceux de la Franco.

MORALITÉ :

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

SE MOQUER DU TIERS COMME DU QUART

Il existe dans le français, une foule de locutions proverbiales qui ont tiré leur origine d'une taxe, d'un impôt, ou d'une redevance quelconque. Celle-ci, que l'on emploie très souvent dans le langage familier, nous paraît être de ce nombre.

Comme les impôts, les taxes pesaient principalement sur le peuple ; il y rapportait tous les maux qu'il endurait : il y comparait ce qu'il haïssait et ce qui lui causait le plus de gêne, et en créant ainsi des métaphores, il créait aussi des proverbes.

Parmi les nombreux impôts qu'inventa la féodalité, il y avait le *tertium*, qui était ou la troisième partie de la dîme, ou le droit de mutation dû au seigneur par le vassal qui vendait son bien, ou le droit d'enlever les gerbes dans sa censive, ou encore celui prélevé sur la vente des coupes de bois et de la vendange. Il y avait de plus, la *quart*, prestation en nature prélevée sur le blé et le foin, les fruits, etc..., la taxe exigée d'un mort avant de le mettre en terre. Il y avait aussi le *quartum* autre prestation en nature affectée surtout au produit de la vigne. Enfin il y avait le *quint relief*, qui n'était autre que la cinquième partie du prix d'une terre vendue, payée selon les localités, soit par l'acheteur, soit par le vendeur.

On peut naturellement conjecturer de tout cela que, si les hommes qui avaient du bien au soleil et qui, par conséquent étaient soumis à ces impôts, avaient peu de dispositions à s'en moquer, il n'en était pas de même des gueux qui, n'ayant rien, ne payaient aucun impôt, se moquaient du tiers comme du quart et rappelaient aux officiers du fisc que là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

C'est là, croyons nous, la seule explication que l'on puisse donner de la locution dont il s'agit et qui est si souvent employée dans le langage familier.

POURQUOI BRISE-T-ON LA COQUILLE DES CEUX

Les gens pratiques, lisons-nous dans le *Musée des Familles*, rebelles à l'adoption des influences légendaires, disent que, si l'on doit briser la coquille des œufs dans son assiette, c'est seulement pour éviter que cette coquille, venant à rouler quand les domestiques enlèvent les assiettes, ne tombe sur les habits des convives et n'y fasse des taches. Mais il faut, paraît-il, faire remonter cette coutume à une vieille croyance affirmant que ces coquilles vides et laissées entières pouvaient servir aux sorcières pour des maléfices dont les funestes influences devaient revenir sur les convives, tandis qu'en brisant les coquilles on mettait obstacle à toutes les manœuvres des analystes du démon.

LA FEMME A LA MODE

Voici le tableau de la femme à la mode que traçait Mme Emile de Girardin à une époque qui n'avait aucune ressemblance avec la nôtre. Ce tableau a-t-il vieilli ? C'est probable. Nos lectrices en jugeront :

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

La femme à la mode avec préméditation.

La femme à la mode sans le savoir.

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combats, sans inquiétudes, et qui pourtant n'est pas sans charme ; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode, comme l'amour, se garde bien d'avertir son esclave ; elle s'empara d'elle en silence ; elle sait que son nom l'effloucherait. En effet la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle redoute malgré elle ; si on lui disait : " Vous êtes une femme à la mode ", elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions et d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

Une femme à la mode sans le savoir veut que sa toilette, sa démarche ressemble à celles de toutes les autres femmes ; elle croit que cela est naturel ; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler ; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne ? Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse ; lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et moqueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse, pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toute ces grâces délicieuses parce qu'elle sont inimitables, elle s'afflige de bonne foi ; elle ne comprend rien à cette métamorphose, et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux attraits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : " Vous avez l'air bien triste ? Qu'avez-vous ?

Mais ne nous appesantissons pas plus longtemps à dépeindre la femme à la mode sans le savoir ; peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles ; peut-être, une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

Les femmes à la mode avec préméditation nous inspirent moins de crainte, et nous allons sans égards dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais très jolies.

Les femmes régulièrement belles sont rarement les plus élégantes ; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation ; elle sert à cacher soit un défaut, soit un peu de maigreur, soit un teint dont la fraîcheur est douteuse.

Les femmes, au contraire, dont la beauté est sans reproches, n'entendent rien à toute ces malices elles sont belles tout *bêtement* ; de là vient qu'elles ont moins de charme.

L'esprit d'une femme à la mode est en général borné, bien qu'il soit universel. Son regard s'étend sur tout mais ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de regarder comme nulle toute existence qui ne ressemble pas à la sienne ; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode, est une femme qui a manqué la vie, expression que Mme de Staël employait pour plaindre une femme qui n'avait jamais aimé.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique, ni la danse, ni la poésie, car les beaux arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions : elle n'aime la danse que dans une grande fête ; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières, aux Bouffes et que deux *élégants* la distraient. Jamais il ne vient à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée avec un vieil oncle !

Le premier besoin d'une femme à la mode est de produire de l'effet : pour cela, elle doit souvent manquer de goût dans sa toilette, mais il faut